

Benoziglio

Entre l'auto dérision et le tragi-comique

Francine Bordeleau

Numéro 40, juin–juillet–août 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19811ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1990). Benoziglio : entre l'auto dérision et le tragi-comique. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (40), 64–66.

Benoziglio

Entre l'auto-dérision et le tragi-comique

Il faut sûrement un sens de l'humour un peu particulier pour entrer en littérature en annonçant que Quelqu'un bis est mort, poursuivre en décidant que Béno s'en va-t-en-guerre et s'acharner en racontant Le jour où naquit Kary Karinaky. Avec Tableaux d'une ex, paru l'automne dernier, Jean-Luc Benoziglio révolutionne l'art de relater une rupture amoureuse et c'est un peu beaucoup à cause de ce roman que Le nouvel observateur, dans l'une de ses livraisons de la fin de l'année 1989, en fait un auteur avec lequel la prochaine décennie devra compter.

C'est d'ailleurs là-dessus, après les salamalecs d'usage et quelques considérations sur le Québec que Benoziglio connaît un peu pour y avoir fait quelques brefs séjours, que commence, dans son appartement du XV^e arrondissement de Paris, l'entrevue. Affable et bien élevé, avec aussi un brin de cet humour indéfinissable présent dans tous ses romans, Béno, comme plusieurs l'appellent désormais, répondra à toutes les questions. En commençant, donc, par s'avouer flatté de cette sélection du célèbre hebdomadaire, mais sans plus. « Que j'aie publié en 1989 a sans doute rappelé mon existence. Sinon, on ne peut pas dire que, d'ordinaire, je rencontre la faveur du public. À preuve : à part *Cabinet portrait* qui a bien marché en partie à cause du prix Médicis, j'ai des tirages relativement confidentiels : 5 000, 6 000, 7 000 exemplaires, 10 000 au maximum. » *Tableaux d'une ex* constituera sans doute une autre exception, ne serait-ce que parce qu'il a été accueilli par un concert d'éloges et qu'on en a parlé (du moins en France). Mais cette belle unanimité, justement, l'inquiète un peu !

Ludisme et jubilation

Chez Benoziglio, il y a d'abord une mise en forme de l'histoire, un « sty-

le » indescriptible caractérisé par un humour qui se fonde sur l'auto-dérision et le tragique à la limite du cafardeux. Un mélange, dit-on, typique des Juifs. « Les hasards de la vie ont fait que mon père était juif espagnol. Écrirais-je autrement si je n'étais pas juif à demi ? Je suis incapable de vous le dire. »

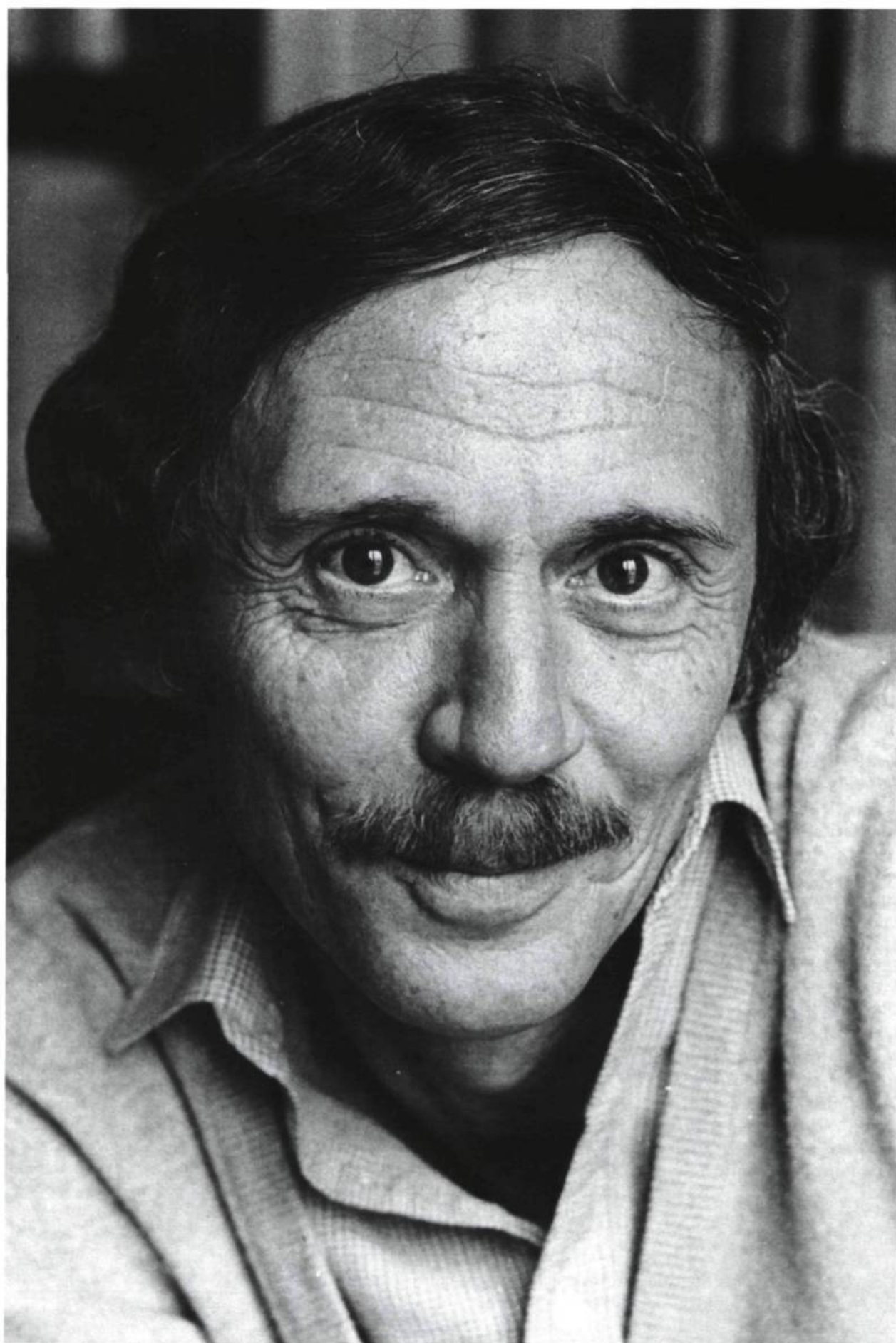
Ce père juif était aussi un grand bibliophile. « J'ai vécu entouré de livres plus que de musique ou de peinture, et j'ai beaucoup lu. Mais attention : il n'y a pas d'anecdotes familiales à raconter, par exemple que l'on m'ait arraché un crayon à l'âge de huit mois ! » Un ami de la famille, plus ou moins éditeur, proposera plus tard à Benoziglio de quitter la Suisse pour terminer ses études de droit et de sciences politiques à Paris. Un boulot chez cet éditeur, puis chez un autre ; entre-temps paraît *Quelqu'un bis est mort* alors que son auteur est âgé de près de 30 ans. Aujourd'hui Benoziglio se dit « chômeur de luxe ». « Ce n'est pas la littérature qui me fait vivre. »

Avant l'écriture, il y aura eu des voyages en Grèce qui réapparaîtront, transformés, dans *Béno s'en va-t-en-guerre* et *Tableaux d'une ex*. « À l'été 1974, j'étais en Grèce pour des vacances banales. Puis brusquement, alors que rien ne le laissait prévoir, je me suis retrouvé dans un

pays en guerre. Ça fait un drôle d'effet, pour un touriste confortable, d'être là à regarder ces pauvres types se faire massacrer pour une connerie. Toutes les guerres sont des conneries mais celle-là l'était particulièrement, même si elle a amené la chute du régime des Colonels, un événement qui, toutes proportions gardées, est comparable à ce qui s'est passé en Europe de l'Est. Rentré à Paris, j'ai écrit les aventures et mésaventures d'un touriste dans un pays qui tombe en guerre. »

Béno s'en va-t-en-guerre marque aussi, si l'on me permet l'expression, le début de la fin d'une époque où le romancier se voulait très « aventure de l'écriture », sans souci de construction logique, voire même d'histoire. « L'aventure de l'écriture, dira-t-il, c'est se surprendre soi-même parce qu'un mot vous est venu brusquement. Vous dérapez pendant dix lignes grâce à ce mot que vous n'aviez pas prévu et qui vous ouvre de nouveaux carrefours. C'est très jubilatoire. »

Pour Benoziglio, l'écriture est d'ailleurs affaire de jubilation d'abord. S'amuser soi, et amuser les autres, les émouvoir aussi. Sans croire avoir été influencé par des écrivains, il donne Claude Simon comme l'un des plus grands du XX^e siècle et aime beaucoup Perec (et un peu moins ▶



Jean-Luc Benoziglio

photo : David Carr

Queneau). Ses affinités électives le portent donc vers le nouveau roman et l'OULIPO, dont le ludisme est la seule profession de foi.

Portrait de l'écrivain fantôme

Ceci conduisant à cela, on finira par découvrir que ce style, tout en humour noir et constamment au bord de la tragi-comédie, ressemble à Benoziglio. Dans ses romans « urbains » (ne pas confondre avec le mouvement dit de la « poésie urbaine »), il évoque, pour s'en moquer, les petits bistros, les cabines téléphoniques, les bus, les métros, les maisons... « En lisant dans, ou entre les lignes, on trouvera peut-être qu'à la longue, livre après livre, se dégage une façon de voir ce monde, de voir l'avenir. Et comme par hasard tout cela fait quelque chose qui me ressemble. Encore heureux parce qu'il est absolument normal qu'un roman ressemble à son auteur. Je trouve assez suspect qu'un romancier parvienne à faire complètement abstraction de lui-même, même s'il faut peut-être voir là une marque de talent. »

« L'armée israélienne s'incrustait à Beyrouth. Je ne le lui dis pas. C'était un sujet possible de dispute. Elle disait « Ariel Charogne » alors pour rétablir l'équilibre, je disais « Arafat faire foutre ». Je lui reprochais d'être contre les Israéliens en particulier, alors que moi je prétendais ne pas être opposé aux Palestiniens en général.

L'incompatibilité d'humeur, ce n'est pas seulement quand le mari exige de faire la brouette et que l'épouse s'y refuse mordicus, va jouer à ça avec tes chiennes, au bordel : l'incompatibilité d'humeur, c'est également quand des nuits entières se passent à débattre l'éternelle, houleuse et insoluble question de savoir où s'achève l'antisémitisme et où commence l'antisémisme ? »

Tableaux d'une ex, p. 264.

Le vieux débat concernant la part autobiographique que doit ou ne doit pas contenir le roman le laisse donc absolument froid. On part de ce qu'on connaît pour fantasmer, délirer aussi sans doute, comme le veut cette « aventure de l'écriture ». Prenez

Tableaux d'une ex. A priori, et Béné lui-même y souscrit, rien de plus banal, de plus éculé et de plus universel qu'une rupture amoureuse et son récit. Mais voilà qu'au gré de ces « tableaux » — ou scènes —, des vacances dans une île grecque deviennent une inénarrable suite de péripéties surréalistes, attraper un avion à l'aéroport d'Athènes prend la forme d'une odyssee, tandis que peindre un cube atteint d'honorables proportions cataclysmiques. Et de ces centaines de petits riens minutieusement traqués émergent finalement le ton, les couleurs, les us et coutumes de l'époque dans un mélange hilarant mais désarçonnant aussi.

« Je ne suis pas un traditionaliste du roman. Je ne suis pas le seul et je n'ai rien inventé, mais il est vrai que je préfère les récits éclatés, à la chronologie bousculée et à la psychologie à peine soulignée, et encore beaucoup plus par les comportements que par les descriptions de caractères. Il me semble que le style, l'ambiance, la couleur comptent au moins autant que l'intrigue. Avec *Tableaux d'une ex* j'ai pris, un peu par provocation, une histoire cul-cul, banale jusqu'à l'écœurement, en la traitant à ma façon à moi, ce qui fait à mon avis le seul intérêt du roman. »

Ce qui est déjà beaucoup. Et nous revenons mine de rien à notre point de départ, alors que je lui faisais remarquer qu'il y avait sans doute plus que du hasard et de la subjectivité dans le fait que *Le nouvel observateur* compte Jean-Luc Benoziglio parmi les écrivains à suivre durant les années 90. J'y voyais là la reconnaissance d'un ton actuel collant bien à la façon dont se pensent et se disent maintenant les choses. Cette malencontreuse épithète nous a l'un et l'autre entraînés dans un abîme de réflexions dignes de certains moments de *Tableaux d'une ex*. La conclusion appartient à Benoziglio : « Je suis peut-être de mon temps, mais les tirages de mes livres viennent plutôt contredire ce que vous dites. Mais on peut croire aussi que plus vous écrivez pompier — les grandes sagas, le moyen âge et tout —, mieux ça fonctionne. Ou encore il faut faire des romans à la Sulitzer. Mais tout ça sent l'usine à bouquins qui crache exactement ce qu'il faut d'érotisme et de violence. Cette voie ne m'intéresse absolument pas. »

Sa voie véritable, Jean-Luc Benoziglio ne la connaît peut-être pas encore vraiment. Il aurait par exemple de la difficulté à appeler « œuvre » ses

« Une de ses plus agaçantes théories consistait à prétendre qu'au départ on s'était manifestement trompé de 24 heures dans la désignation des jours de la semaine et qu'ainsi nos lundis étaient en réalité des mardis, nos mardis des mercredis, et ainsi de suite. Fixer un rendez-vous avec lui relevait d'une gymnastique intellectuelle qui laissait le plus souvent son interlocuteur aussi épuisé qu'après une difficile partie d'échecs.

— On t'attend samedi soir à dîner, disait-on par exemple.

— Dimanche, tu veux dire ?

— Non, disait-on. Un de tes samedis. Vendredi, c'est-à-dire. Allô ?

— Je comprends rien à ce que tu racontes, disait-il. Je viens quand, au juste ?

— Jeudi pour toi, disait-on, ne se souvenant brusquement plus s'il fallait rajouter ou retrancher un jour. Non. Attends. Vendredi. Non. Samedi. C'est ça : samedi pour toi.

— OK, disait-il. À samedi.

— Salut, à vendredi, disait-on, avant de raccrocher. Notre vendredi, hein, criaient-ils, mais trop tard. »

Tableaux d'une ex, p. 77.

huit romans. Tout au plus dira-t-il qu'ils lui correspondent et qu'on ne peut les confondre avec les livres de quelqu'un d'autre. Resterait donc ceci : « J'ai souvent l'impression que chaque livre doit éliminer un obstacle inévitable. Puis surgit un autre obstacle auquel répond un autre livre, et ainsi de suite. Je mourrai probablement sans avoir écrit le livre que je voulais ; Proust, Joyce ont dû mourir en paix mais par siècle, il n'y en a pas beaucoup. Ce livre inaccessible qu'on ne parvient pas à écrire permet avant tout d'avancer... » ■

Entrevue réalisée par
Francine Bordeleau

Plusieurs titres de Jean-Luc Benoziglio ont été publiés aux éditions du Seuil et sont toujours disponibles. Les voici : *Quelqu'un bis est mort*, 1972 ; *Le midship*, 1973 ; *La boîte noire*, 1974 ; *Béné s'en va-t-en-guerre*, 1976 ; *L'écrivain fantôme*, 1978 ; *Cabinet portrait*, 1980 ; *Le jour où naquit Kary Karinaky*, 1986 et *Tableaux d'une ex*, 1989.